

PROLOGUE

Le poète disait qu'il est arrivé un jour, en une cité fermée, qu'un homme devienne fou des vies dont il ne s'était pas encore souvenu.

Alors, attisé par un feu secret qui le dévorait patiemment de l'intérieur, il s'est mis un crayon ou une plume en main, et les mots ont jaillis, d'une écriture automatique.

Écriture des bords, souffle phrasé par des bouches invisibles, phrases dont les flots n'étaient pas assez nerveux, assez violents pour satisfaire ce jeune homme.

Un beau matin, à moins que ce ne fût un après-midi, il se mit à marteler sur une machine à écrire, une de ces Underwood robustes qui vous fait marquer le mot de vos battements de sauvage avec une telle ferveur de mariée, qu'elle vous emprisonne à vie dans son jeu métallique.

Il commença alors à traduire ces vies parallèles, ces vies absentes du grand midi sous lequel il se trouvait écrasé, en une terre peuplée de monstres terrés

en des habitations juste assez sécurisantes pour pouvoir juger du monde de *l'autre coté*, celui caché derrière des rideaux, une clôture ou une porte.



Il avait débarqué avec sa famille en une ville où déjà le paysan mourait de ne pouvoir faire sortir de sa terre quelque bon fruit fertile ou récolte salvatrice. C'était un Texan, un vrai Texan comme il s'en voyait peu dans le pays. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il était possédé du démon, dame, je vous le dis.

Fou, instable, solitaire, il parlait tout seul, s'escrimait soudain en pleine rue – de jour comme de nuit, il bataillait contre des ennemis invisibles. Robert Ervin Howard était un drôle de phénomène – un géant, disait-on... Il s'était amouraché d'une belle institutrice et écrivait pour être payé au cent.

« C'est un solitaire », disait-on.

Un solitaire ? oui certes, mais pas comme on pourrait l'entendre en notre modernité si prompte à se dire cosmopolite pour en fait s'enfermer dans des clivages, ou nous faire danser en des acropoles où nous ne faisons que reconduire notre pacte avec une solitude dont il est interdit de dire le mot : Howard

était un solitaire parce que c'était son chemin, le chemin qu'il s'était choisi.

Howard était seul car il conversait avec le grand invisible, dans la même ferveur que celle animant un prêtre. Il en ramenait des histoires de batailles, de combats singuliers – tous ces éternels duels où chair et sang offraient au regard le spectacle d'un cataclysme sans fin, où des corps de géants on faisait l'ivraie sacrée.

Howard était donc plein de mots – et quand il écrivait, tout le monde voulait faire comme lui.

Génie orgiaque de l'écriture, fou de poésies interdites, dévoreur de la littérature subversive d'une Europe encore noircie du charbon d'une industrialisation qui finirait, par la trahir, elle aussi, Howard était un incroyable pêcheur de mots. Mais les mots pour lui n'étaient pas que simple sinécure langagière ; les mots, c'étaient des visages, des corps, des mains en action, et du choc éprouvé par un regard porté sur ces phénomènes apparemment anodins de notre quotidien.

De ce choc visuel jaillirent les mots pour conter une histoire comme on le ferait d'une grande geste, en chantant, tout en frappant sur les tambours à écrire d'un démon en fer forgé. Puis, un jour, ayant vaillamment accompli sa bataille contre l'impossible et l'inéluctable, un Celte mélancolique, un Gaël du

nom de Robert Ervin Howard décida de s'immoler par le fer : apprenant que le soleil de son ciel allait bientôt sombrer dans la noirceur des océans, il décida qu'il fallait que s'achève bien cette « mêlée ». Mains contre la poitrine, psalmodiant son chant, Howard se mit alors à scander à haute voix sa vie faite de gloire et son dépit de mourir. Il mourut en poète, en Viking et haut la main portée à cette tête qui était si désireuse de rejoindre ces hauteurs insoupçonnées.

Durant les décennies qui suivirent, tous les chercheurs se sont demandés si Howard était si solitaire que ça. On avait trop vite mésestimé la vie de cet auteur trop longtemps imaginé confiné dans une chambre à inventer des histoires. Mais un écrivain qui se montre aussi visuel dans ses récits devait bien avoir un secret...

Le regard : c'est dans cet opercule sacré que se produit l'élan d'une vie qui se fond dans une autre, dans le surgissement du corps et des pensées qui traînent sous des pas de conquérant.

Il y a un dialogue muet dans toute bataille racontée par Howard, que ce soit dans les flots des marées humaines ou à la fin de tout, quand deux êtres se font face pour savoir lequel remportera la mise.



Les années 1980 furent celles durant lesquelles on découvrit les œuvres de Howard : tout d'abord la série Conan, publiée chez Lattès, collection Titres-sf, puis ensuite chez J'ai lu, avec les incroyables couvertures de Frazetta. Je me souviens à présent combien ces livres avaient pris de l'importance chez moi, si bien qu'en sortant du collège, je me précipitais à chaque fois vers les libraires pour y trouver les nouveaux titres de la saga Conan.

Je me souviens encore de l'année de mes quinze ans, une année toute particulière, *l'année de la rencontre*. Je ne savais pas encore que se produirait le choc qui déterminerait à jamais mon œuvre, cette œuvre dont vous allez lire le second volet, après *Le Celte mélancolique*.

Un soir de mes quinze ans, mon père me fit faire la rencontre, l'une de ces rencontres qui sont déterminantes dans la vie d'un adolescent. Sous les porches obscurs, à la croisée de quelque constellation, j'eus l'honneur de rencontrer un homme qui devait avoir dans les quatre-vingts ans.

Haut comme un mur, large d'épaules, mince de taille, il avait un regard acier et des traits fins ornés d'un nez aquilin. Cet homme, avec lequel je devais

poursuivre de longues conversations lors de soirées nombreuses, portait toujours un chapeau large et noir, comme quelque marshal échappé de quelque poche temporelle. Il se faisait appeler James, était texan, et pratiquait un français des plus parfaits.

Impatient et un peu stupide, je voulus alors échanger avec lui sur mes lectures – ce pour quoi mon père me l'avait présenté. À mes dépens, je pus constater que cet homme en connaissait bien plus que jamais je n'en saurai sur le genre. Aussi lui fis-je régulièrement des visites : il vivait dans un petit appartement, près de chez nous, loué chez un particulier.

Jamais je n'oublierai cette première fois où j'eus le privilège de rentrer chez lui : intérieur modeste, mais sur un large mur siégeaient les cornes blanchies d'un bison.

La table, noire, ronde et froide, ne portait que ce même et éternel litre d'un whisky dont j'ai à présent oublié la marque. Il était vêtu de noir, portait un gilet moiré d'un tissu aux reflets argentés. Il fumait un cigare large et long, et à chaque fois que je venais le voir il me répétait sans cesse : « Prenez place, mon jeune ami, et que nos échanges foutent un bon coup de poing à cette pimbêche de nuitée silencieuse. » – terme étrange, voire incongru, dont j'ai gardé un souvenir impérissable.

Il avait un accent que je ne parvins jamais à identifier : parfois gouailleur, parfois très courtois, comme s'il s'était agi d'une espèce de vieux voleur de banque d'un coup converti au professorat. Durant les quelques vingt fois où j'eus l'honneur de converser avec lui, il m'a donné l'impression d'un être profondément sincère, méditatif, aux analyses puissantes et à la modestie marquée. Un soir – ce devait être la seconde fois que nous nous rencontrions – nous abordâmes enfin Robert Howard, l'écrivain : je commençais alors à commenter le personnage avec toute la prétention de mes quinze ans, et il me regardait, égal dans son attitude, respectueux, avec cependant un éclair de malice contenue baignant ses larges yeux bleus.

Alors, une fois que j'eus fini mon monologue, il porta machinalement sa longue main à l'une des poches de son gilet, et il en sortit une magnifique montre à gousset d'argent. La posant sur la table, il la fit glisser doucement jusqu'à moi.

Je remarquai alors qu'elle ne fonctionnait plus, et avant que je ne lui en demande les raisons, il me dit qu'elle avait cessé de fonctionner depuis l'année 1936. Après la mort de Howard, jamais plus il ne la remonta, l'arrêtant à cette date symbolique, le jour où Two-gun Bob décida qu'il était temps de s'arracher à ce monde trop pesant. Il avait un regard

ému, et lorsque je lui rendis sa montre, il commença à me raconter une histoire qui, je ne m'en rendis pas tellement compte sur le moment, deviendrait l'axe central de mon étude sur ce géant.

Notre conversation dura des heures entières, des heures à l'écouter, à discuter de théories sur le pourquoi et le comment de l'écrivain et de son œuvre – de l'être humain aussi, terriblement humain, celui dont la vie était un incroyable cauchemar.

Patiemment, mais avec un incroyable souci de coller au personnage, cet homme me raconta alors la vie de Robert Ervin Howard. Et l'écoutant, j'inventais déjà quelque part mon premier livre, *Le Celte Mélancolique*.



Contrairement à Lovecraft, malade au moindre déplacement, Howard était un arpenteur de territoire. Bien sûr, il ne mordait pas d'immenses surfaces, mais il sillonnait un royaume, celui du Texas, s'accordant parfois quelques sorties plus courageuses. Un jour, à Brownwood, au détour d'une discussion avec un vieux Texan, Howard fit la connaissance du jeune James. Dès leur première rencontre, il

s'établit entre eux un courant de sympathie renforcé par une même passion, celle de l'histoire.

Il commença alors à s'installer entre eux une longue correspondance, qui s'achèvera au suicide de Howard. La veille même, en fin de soirée, James sera le dernier à parler à Bob, preuve que malgré ses amis intimes comme Vinson ou Smith, il y avait ce je ne sais quoi qui détermine ce qu'on pourrait nommer « une amitié des cimes ». Bob passait et James l'écoutait. Parfois il ne disait pas grand-chose, ne faisait que s'asseoir, regardant le soleil mourir à l'horizon, citant des vers ou des passages de lecture. Parfois, au contraire, Bob racontait des rêves à James, des histoires, des projets, ses cauchemars. Parfois il lui parlait de son enfance, mais avec beaucoup de pudeur et de retenue.

Jamais d'heure fixe, pas de rendez-vous. Bob passait et James était là ou pas, peu importait.

Alors, ils se promenaient, tout simplement, comme deux vieux amis de longue date, alors ils ensemençaient de leurs rêves et chimères, mais aussi de la meilleure manière de raconter une bonne histoire. Leur amitié s'étala des années 1930 à 1936, ne s'achevant que par le suicide de Bob. Et, tout au long de ces six années, ils partagèrent les choses nombreuses que cet homme qui se trouvait à présent

devant moi, au crépuscule de sa vie, s'apprêtait à me transmettre.

Je me permettrai donc de conter à mon tour l'histoire de cette amitié en plusieurs chants – pardon, je me laisse entraîner à utiliser les termes anciens –, plusieurs parties donc, tellement ce récit fut dense, parfois complexe, mais fascinant de bout en bout. Il en ressortira donc plusieurs chapitres – comme ce terme moderne est plat... –, parfois courts, parfois plus longs, des témoignages, peut-être les plus directs, sur un homme qui vécut son œuvre comme un véritable rituel guerrier, peut-être le seul écrivain à être parvenu à une fusion totale entre son œuvre et sa vie...